

les habitats contemporains d'une même culture, ce qui aiderait à la définition de leur individualité — chose très difficile et parfois impossible avec les méthodes courantes à l'heure actuelle. On pourrait ainsi déterminer leur contribution au développement de l'ensemble d'une culture utilisant soit la même matière première, soit des matières premières différentes dans le cadre de formes de relief (microtopographies) diverses ou de faciès climatiques différents.

La généralisation des méthodes inaugurées par M. Brézillon et la collaboration interdisciplinaire sont susceptibles d'aboutir à l'établissement de certains indices de progrès ou de régression technique et culturelle. Leur absence entrave encore de nos jours la parfaite intelligence du processus de la naissance, l'évolution et l'extinction de certaines cultures.

Vasile Boroneanț

J. MELLAART, *Excavations at Hacilar*, 2 vol., 249 + 525 pp., 249 fig., CLXXVII pl. + 5 pl. en couleurs. Occasional publications of the British Institute of Archaeology at Ankara, Nr. 10, Edinburgh University Press, 1970.

Bien que l'activité de l'Institut archéologique anglais d'Ankara pendant les deux dernières décennies ait eu en général un rôle de premier ordre pour l'étude systématique des diverses périodes de la préhistoire et de l'histoire ancienne de la Turquie asiatique, on peut dire sans hésiter que les résultats les plus spectaculaires — tant du point de vue historique que du point de vue des collections archéologiques — ont été obtenus dans le domaine de la préhistoire. À côté des amples fouilles de contrôle stratigraphique entreprises à Troie par l'expédition archéologique américaine, sous la direction du professeur Carl Blegen, entre les deux guerres mondiales, et des fouilles du professeur J. Garstang à Mersin, les fouilles de l'Institut archéologique anglais d'Ankara peuvent être considérées les plus importantes recherches pré- et protohistoriques exécutées après la deuxième guerre mondiale sur le territoire de l'Asie Mineure.

Beycesultan, Çatal Hüyük et Hacilar, sites qui ont fait l'objet des plus amples fouilles de cet institut, sont définitivement entrés dans l'histoire de la culture, et non seulement de l'Asie Mineure, mais aussi bien de tout l'ancien monde. Cette activité est d'autant plus louable que — à des intervalles relativement courts après la fin des fouilles dans ces sites et après la publication régulière des rapports annuels d'activité — les résultats ont été valorisés d'une manière exhaustive par la publication d'amples monographies. Les volumes de Seton Lloyd et J. Mellaart sur Beycesultan, celui de J. Mellaart sur Çatal Hüyük, parus ces dix dernières années et, récemment, les deux volumes du dernier auteur cité sur les fouilles de Hacilar ne sont pas, d'ailleurs, des monographies contenant seulement la description des fouilles et de tous les résultats obtenus pendant ces fouilles, mais de vraies études systématiques au moins de quelques-uns des problèmes soulevés par ces résultats exceptionnels.

Les deux volumes — texte et illustrations dédiés aux fouilles de Hacilar, que l'auteur considère « the final

report... of excavations at Hacilar » — s'ajoutent ainsi à la série antérieure et se remarquent par la même méthode méticuleuse de la recherche stratigraphique, la seule vraiment inattaquable, et la même tentative continue de rechercher l'origine et l'évolution du phénomène culturel et historique en relation avec les données déjà connues, obtenues d'ailleurs en première ligne toujours par les recherches du même auteur.

Les fouilles dirigées par J. Mellaart sur la butte située au voisinage du village de Hacilar, dans le Sud-Ouest de l'Anatolie, ont eu lieu pendant quatre courtes campagnes, de 1957 à 1960, en tout moins de quatre mois de travaux ; elles ont cessé à l'automne de 1960, car la direction de l'Institut archéologique anglais d'Ankara a été d'avis que les résultats obtenus sont suffisamment concluants et que la poursuite des fouilles ne pourrait donner rien de nouveau. Nous croyons cependant que les fouilles auraient dû être continuées, d'une part parce que c'est seulement pendant la dernière campagne qu'on a atteint la plus ancienne couche de culture datant du néolithique acéramique et, d'autre part, parce qu'on n'avait pas encore fouillé la nécropole voisine, détruite par les chercheurs de « trésors » après le départ des archéologues. La seule consolation des archéologues pour cette perte inestimable pourrait être fournie par le fait que, après la clôture des fouilles à Hacilar, J. Mellaart a conduit les recherches de Çatal Hüyük, en y obtenant les résultats vraiment sensationnels que tout le monde connaît et admire.

D'autre part, même sans prendre en considération la perte de la nécropole, le fait même que les fouilles de la plus ancienne couche de Hacilar ont affecté seulement une superficie de 150 m<sup>2</sup> vient à l'appui de notre point de vue, c'est-à-dire que ces fouilles ont été closes trop tôt. Car, bien que la fouille intégrale ou presque d'une station ayant plusieurs couches de culture soit difficile et coûteuse, il n'y a pas de doute que c'est seulement une

fouille pareille qui est en mesure de mener à une connaissance approfondie de tous les problèmes soulevés par l'étude des communautés préhistoriques. Cependant, vu que, autant du point de vue des moyens financiers que de celui du temps qu'on puisse consacrer à un même site, ces desiderata optimaux ne puissent être toujours satisfaits, nous devons féliciter le collègue Mellaart pour sa persévérance, qui lui a permis — et en même temps nous a permis à nous aussi — de connaître, parmi d'autres faits, la première des stations du néolithique acéramique découverte en Asie Mineure.

Le I<sup>er</sup> volume (le texte) est divisé en trois parties : la première (intitulée « The Archaeology ») comprend la description des fouilles, de la stratigraphie et des constructions dégagées (en tout cinq chapitres), les deux derniers chapitres de cette partie traitant des problèmes des rites funéraires et de la chronologie ; la deuxième partie est dédiée à l'étude de la céramique, des statuettes et des autres objets découverts (y compris un appendice concernant l'examen pétrographique de la céramique), ainsi qu'un chapitre où l'on discute le problème de l'origine et des relations de la culture néolithique acéramique de Hacilar ; enfin, la troisième partie — écrite par Hans Halbaek — contient une étude compétente et détaillée de la paléobotanique, ainsi qu'un court appendice traitant de la faune des mammifères, écrit par B. Westley. Dans une introduction de quelques pages, Mellaart fait l'histoire des fouilles, tandis que dans le très court postscriptum il rappelle quelques-unes de ses principales conclusions.

La butte de Hacilar (pour laquelle l'auteur évite d'employer le terme de *tell*), ayant en tout un diamètre de moins de 150 yards et quelques 5 m de hauteur, est située sur la terrasse d'un modeste cours d'eau ; selon l'avis de Mellaart, elle aurait été plus haute, mais les couches supérieures ont été nivelées à la suite des travaux agricoles et des fouilles clandestines pour la recherche des pierres de construction.

Bien qu'on n'ait pas rencontré des couches stériles, on ne peut pas parler d'un habitat continu, mais par contre de trois étapes bien distinctes, sans relation directe entre elles. La plus ancienne couche a sept niveaux assez minces, aucun ne dépassant 25 cm d'épaisseur. À peu près un millénaire après l'abandon du dernier niveau acéramique, le terrain a été nivelé par de nouveaux venus qui ont fondé un nouveau site, dont l'évolution s'étend sur plusieurs siècles, à partir du néolithique récent (niveaux IX—VI) et pendant le chalcolithique ancien (niveaux V—II, dont quelques-uns à plusieurs étapes) ; les restes du dernier niveau de la couche chalcolithique (II), détruits par un incendie, ont été renivelés par une nouvelle population ; celle-ci a bâti une forteresse (niveau I à quatre étapes), toujours pendant le chalcolithique, après laquelle la vie a cessé définitivement sur la butte de Hacilar. Il faut préciser ici que le niveau acéramique

n'a pas été inclus dans cette numérotation et que celle-ci commence de haut en bas.

Nous n'avons pas l'intention, il va presque sans dire, de résumer dans ce compte rendu toutes les découvertes et de discuter toutes les observations, hypothèses et conclusions de l'auteur ; mais quelques-unes des plus importantes méritent d'être signalées pour mettre en évidence, d'une part, l'importance du site et des fouilles de Hacilar, et, d'autre part, celle des volumes qui les synthétisent.

Parmi les 7 niveaux de la couche acéramique — à constructions rectangulaires, aux murs faits de briques séchées au soleil et parfois ayant des fondements en pierre — aucun n'a été détruit par le feu. Les grains de céréales, calcinés, indiquent une population qui s'adonnait à l'agriculture primitive, tandis que les ossements d'animaux sont en trop petit nombre pour pouvoir préciser s'ils appartiennent ou non à des animaux domestiques ; cependant, par comparaison avec Çatal Hüyük, l'auteur est d'avis qu'on peut donner une réponse affirmative à ce problème.

L'obsidienne, employée assez souvent, était apportée de l'Anatolie centrale. Aucune tombe n'a été découverte dans la portion fouillée de la couche acéramique, ce qui peut prouver que la nécropole était située en dehors du site. On a toutefois trouvé quelques crânes, parmi lesquels deux dolichocéphales très fins, qui étaient posés debout sur des pierres, la face vers les maisons.

L'auteur se demande si tout cela indique un culte des ancêtres ou bien le sacrifice humain. Il est vrai que l'on a affirmé assez souvent que les crânes isolés trouvés dans les stations et même à l'intérieur des maisons (assez souvent sous le plancher) devraient indiquer des pratiques cannibales, mais, selon nous, les deux solutions entre lesquelles hésite l'auteur sont plus plausibles. Nous avons trouvé nous-mêmes deux crânes sous le plancher en terre cuite d'une habitation de la couche supérieure de la station néolithique de Căscioarele, tout près du foyer, et leur position nous semble indiquer un culte des ancêtres.

L'auteur estime que le site acéramique de Hacilar ait pu exister pendant quelques siècles, à la fin du VIII<sup>e</sup> et au commencement du VII<sup>e</sup> millénaire av. n.è. En tout cas il est regrettable que la fouille de cette couche ait duré seulement 5 jours et c'est peut-être à cause de cela que la comparaison avec Çatal Hüyük soit défavorable à Hacilar.

En tenant compte des données du C 14, il paraît très probable que les huit niveaux principaux qui se succèdent — pendant lesquels le site a dépassé les limites du site acéramique — aient eu une durée assez longue, depuis 5750 jusque vers 5250 av. n.è. Parmi les niveaux de la phase néolithique récente (IX—VI), le plus important a été sans doute le dernier, tandis que parmi les niveaux du chalcolithique ancien (V—II), développés en continuation, sans aucun hiatus, cette place préminente revient au II<sup>e</sup> niveau, qui a eu d'ailleurs deux

étapes. Les restes architectoniques des niveaux IX–VII sont négligeables. En échange, l'habitat n° VI, peut-être justement parce qu'il a été détruit par le feu aux environs de l'an 5600 av. n.è., est le mieux conservé. Il est possible que ce site de forme rectangulaire ait été entouré par une muraille. En tout cas, au milieu de la station il y avait une place centrale, longue de 35 m et large d'au moins 16 m, entourée par les maisons, groupées en trois « blocs » et séparées par de petites cours, mais sans rues. Les maisons, dont les murs, épais d'à peu près 1 m, avaient de fondations en pierre, comprenaient chacune une seule chambre longue, rectangulaire et quelquefois une autre chambre beaucoup plus petite. À l'intérieur il y avait des foyers rectangulaires et un four, tandis qu'une des parois était aménagée comme une espèce d'étagère ; les fenêtres étaient situées assez haut. Les restes des poteaux intérieurs (en bois) prouvent l'existence d'un étage supérieur. Les bancs en terre manquaient presque complètement ; en échange on a trouvé beaucoup de « caisses » en verges recouvertes de terre glaise, de forme carrée, destinées à la conservation des grains de céréales. Dans presque toutes les chambres il y avait des objets destinés au culte ; des plaques en pierre et en terre cuite, à incisions, des statuettes — quelques fois par dizaines, etc. — ce qui prouve qu'il s'agit de centres du culte, sans pouvoir affirmer toutefois qu'il s'agisse de chapelles-sanctuaires (*shrines*). Le plan du site pourrait être considéré comme la continuation de celui de Çatal Hüyük, mais les portes des maisons indiquent qu'on avait renoncé aux escaliers extérieurs et à l'entrée par le toit. L'auteur estime le nombre des maisons de ce niveau à 50, abritant une communauté d'environ 250 personnes.

Les restes des céréales et des légumes indiquent une agriculture florissante — occupation prédominante de la population —, fait confirmé aussi par la découverte des faucilles en bois de cerf, etc. Parmi les animaux domestiques, le chien est attesté depuis le IX<sup>e</sup> niveau, tandis que les ovicaprins et les bovins seraient possibles seulement depuis le VI<sup>e</sup> niveau.

Les premiers niveaux chalcolithiques (V–III) continuent le site incendié du VI<sup>e</sup> niveau. D'autre part, le II<sup>e</sup> niveau représente un site fortifié et détruit (selon le C 14) vers 5400 av. n.è. Ce site entièrement fouillé avait la forme d'un rectangle d'environ 36 × 37 m (c'est-à-dire moins de 2 000 m<sup>2</sup>), étant pourvu d'une muraille épaisse faite de briques séchées au soleil et ayant des contreforts aux coins. L'auteur a pu distinguer l'existence de trois quartiers, le premier résidentiel, un autre appartenant aux maîtres potiers et le troisième de caractère « domestique », bien qu'il contenait lui aussi — comme le premier — une chapelle.

Le fait que les maisons du quartier résidentiel puissent être considérées à juste titre comme le prototype du mégaron — une grande chambre rectangulaire, ayant un foyer au milieu, ainsi qu'un vestibule —, nous semble d'une grande importance, car il prouve que la discussion

à propos de ce type de construction — dont l'origine avait été assez souvent recherchée dans le Nord de l'Europe — devrait être close.

Un grenier avec beaucoup de grains, ainsi qu'une chapelle complètent les découvertes de ce même quartier. Le grand nombre des statuettes découvertes dans la chapelle confirme le caractère cultuel de cette construction, tandis que les très nombreuses pièces céramiques du style « fantastique » trouvées aux environs de la chapelle indiqueraient le caractère rituel de cette poterie. Bien que dans le deuxième quartier les fours à potier (qui étaient installés probablement à l'extérieur de la station) manquent, les palettes et l'ocre rouge, ainsi que d'autres découvertes, confirment le rôle qui lui est attribué par l'auteur.

En ce qui concerne le soi-disant quartier domestique, Mellaart est d'avis qu'il appartenait à la population plus pauvre, ce qui paraît assez problématique, car cette interprétation suppose une société déjà divisée en classes sociales. Le fait que ce quartier avait lui aussi une chapelle (de 8 × 6 m, ayant un toit soutenu par deux rangées de piliers) nous semble venir à l'appui de notre objection, d'autant plus que les différences constatées par l'auteur entre la céramique des deux chapelles de cette couche sont interprétées d'une toute autre manière par l'auteur lui-même. En effet, la céramique de la première chapelle — à décor « fantastique » — devrait suggérer, d'après lui, l'ancien aspect de la déesse de la chasse, tandis que la céramique de l'autre chapelle — à décor géométrique — indiquerait les occupations essentielles de l'économie agricole néolithique. Cependant, si l'on acceptait cette interprétation, on devrait admettre que la population « plus riche » s'adonnait surtout à l'élevage, tandis que « les plus pauvres » s'occupaient surtout de l'agriculture, ce qu'il nous semble difficile à admettre. D'autant plus que, selon l'auteur, il s'agit toujours du culte de la Grande Déesse, qui continue jusqu'à la fin de cette phase.

Après la destruction violente du niveau II, vers 5250 av. n.è., le changement culturel est profond ; soit qu'il s'agisse d'une destruction due aux ennemis, soit que l'incendie ait été accidentel, la nouvelle forteresse — Hacilar I —, qui superpose les restes antérieurs, a été construite par une autre population. Les quelques éléments de continuité qu'on a observés, surtout dans le domaine de la céramique, pourraient indiquer la survivance et l'assimilation d'un certain nombre d'anciens habitants.

Pour construire cette forteresse on a nivelé d'abord les anciennes ruines jusqu'à une profondeur de 2 m. La muraille, épaisse par endroit de 4 m, a été construite toujours en briques séchées au soleil ; les maisons, adossées à ce mur, étaient bâties autour d'une cour intérieure ayant environ 100 m de diamètre ; on a trouvé très peu de portes d'accès à ces maisons, ce qui mène l'auteur à la conclusion qu'on y entrait par le toit, à l'aide d'échelles extérieures, tout comme à Çatal Hüyük. Les quatre étapes de la phase Hacilar I auraient duré environ 150

ans ; pendant les étapes Hacilar I A—B le nombre des habitants pourrait dépasser 300 et atteindre même 500.

Après la description détaillée des fouilles, l'auteur étudie (chap. 4) les squelettes découverts, tout en précisant que, des 22 squelettes, 20 gisaient dans de petites fosses et 9 seulement avaient de modestes offrandes. Sous le plancher en terre glaise de la chapelle du quartier « domestique » il y avait 3 tombes, l'une simple et deux doubles — adulte et enfant —, tous les squelettes étant accroupis. Mellaart estime que tous les squelettes — à l'exception de ceux des mères avec enfants — appartenaient à des personnes mortes pendant les incendies ou qui avaient été victimes des maladies, des crimes, ou bien étaient des esclaves ou des étrangers, qu'on ne pouvait pas enterrer dans la nécropole, pour ne pas la profaner. Il nous semble que, s'il ne s'agit pas de sacrifices humains, ce sont justement les motifs invoqués plus haut qui excluent la possibilité d'inhumer sous les maisons et sous les chapelles ceux qui étaient morts à cause des maladies ou avaient été assassinés. Quant aux esclaves, si vraiment ils existaient — car l'on ne doit pas exclure l'existence, à cette époque, des esclaves de famille — ils étaient considérés comme membres de la famille et par conséquent rien n'aurait dû s'opposer à leur inhumation dans la nécropole de la station. D'autre part, du moment que 20 des 22 squelettes découverts étaient enterrés dans de petites fosses, il n'y a plus lieu de croire que les morts avaient été les victimes de l'incendie.

Les sept dates absolues obtenues à l'aide du C 14 sont discutées dans le chapitre 5. Parmi celles-ci, six constituent une séquence régulière, en conformité avec les données de la stratigraphie ; elles concordent d'ailleurs avec les autres dates C 14 de l'Anatolie (Çatal Hüyük et Can Hasan), l'auteur étant donc justifié de proposer comme date pour le commencement de Hacilar la fin du VIII<sup>e</sup> millénaire et, pour l'abandon du tell, la date de 5000 av. n.è., tout en accentuant de nouveau l'existence d'un hiatus d'à peu près mille ans entre la couche néolithique acéramique et celle du néolithique récent. On ne peut pas préciser le lieu de provenance des quelques fragments de provenance étrangère (les soi-disant « pièces importées ») et par conséquent celles-ci ne sont d'aucun secours pour des synchronismes éventuels. Enfin, l'auteur rejette — à raison, selon nous — l'hypothèse de Schachermeyr et de Mellnik, selon laquelle entre les habitats des niveaux VI et V il y aurait eu un laps de temps non représenté à Hacilar, pendant lequel Schachermeyr voudrait situer la phase à céramique *Cardium*, du moment que, jusqu'à présent, cette espèce céramique manque totalement en Anatolie.

L'étude détaillée de la céramique (chap. 6) fournit à Mellaart bon nombre d'observations intéressantes. Tout d'abord, l'examen pétrographique a prouvé la parfaite continuité à partir du IX<sup>e</sup> niveau et jusqu'à la dernière étape du II<sup>e</sup> niveau, et en même temps l'absence de continuité entre ce dernier niveau et le niveau I. Le pour-

centage de la céramique peinte, très faible au commencement, s'accroît d'une manière constante, bien que la céramique monochrome — elle aussi très fine — conserve sa prédominance. En échange, la céramique grossière est presque inconnue avant le niveau I. Le décor peint est en général rouge sur un slip crème, mais il y a, bien entendu, beaucoup de variantes. Un vase trouvé dans une des tombes du niveau VI, modelé en forme de tête de femme, serait, selon Mellaart, le prototype de toute une série de coupes des niveaux V—II, qui représenteraient elles aussi des têtes humaines. En ce qui concerne le vase du niveau VI, dès que nous l'avons vu en 1970 exposé au musée d'Ankara, il nous a paru possible de le considérer le lointain prototype des couvercles en forme de tête humaine spécifiques de la culture de Vinča-Turdaş, de Yougoslavie et de Roumanie, couvercles qui ont été si souvent mis en relation avec les urnes à figure humaine de Troie et invoqués pour postuler des synchronismes (aujourd'hui non plus acceptables) entre Vinča et Troie II, séparées en réalité par presque un millénaire. Il est vrai qu'entre Hacilar VI (détruit vers 5400) et le V<sup>e</sup> millénaire, pendant lequel se place, selon les dates du C 14, le début de la culture de Vinča-Turdaş, il y a aussi un intervalle de quelques siècles, mais en tout cas le vase-prototype de Hacilar est de beaucoup plus suggestif que les urnes de Troie.

Pendant le niveau V on peut parler de l'apogée du « style fantastique », lequel introduit dans la peinture des vases beaucoup d'éléments animaliers, humains et floraux schématisés. L'auteur interprète quelques-uns de ces motifs par rapport aux motifs de Çatal Hüyük et de leur évolution. Toutefois nous ne croyons pas pouvoir être toujours d'accord avec l'auteur. Les motifs « floraux » ne sont, selon nous, que des motifs cruciformes géométriques et il n'est pas nécessaire de les dériver des fleurs stylisées, même s'il est presque certain qu'ils avaient une signification symbolique, comme d'ailleurs, à l'origine, tous les motifs décoratifs de la céramique.

Pour certains des motifs « humains » — par exemple les mains et les bras —, il n'y a pas lieu de faire d'objection, mais l'interprétation des autres nous semble quelquefois forcée. Si les paires de pastilles ovales ou rondes réservées sur certaines coupes peuvent représenter des yeux, on ne pourrait dire la même chose lorsque sur le même vase il y a deux ou plusieurs paires de ces pastilles. D'autre part, pour pouvoir les interpréter de cette manière, il faut renverser toujours les coupes et leur donner ainsi le rôle de couvercle. En ce qui concerne les soi-disant silhouettes humaines, simples ou doubles, s'il est vrai que parfois elles donnent l'impression d'être vraiment des représentations humaines (par ex. la fig. 103/12), et quelquefois des successions de bustes et de bras, les autres ne sont que des motifs géométriques qui ne doivent pas nécessairement être interprétés comme des représentations humaines et d'autant moins accompagnées par des animaux. Enfin, si quelquefois il s'agit vraiment de

têtes d'animaux à cornes, d'autres sont trop éloignées de la supposée forme initiale. D'autre part, l'auteur reconnaît lui-même que c'est seulement en renversant tous ces vases que l'on puisse reconnaître ces motifs humains schématisés. Sans nier la possibilité de la persistance d'un symbolisme des motifs géométriques dans la poterie de Hacilar, déchiffrer tous ces motifs symboliques dans le sens voulu par l'auteur ne nous semble pas toujours nécessaire et convainquant.

Dès la publication des rapports préliminaires sur les fouilles de Hacilar, tout le monde a été impressionné par l'exceptionnelle valeur artistique de la plupart des statuettes en terre cuite découvertes dans ce site et surtout dans le VI<sup>e</sup> niveau (le dernier du néolithique récent). Mellaart divise ces pièces en deux groupes : *statuettes*, vraies œuvres d'art, naturalistes et bien modelées et, d'autre part, *figurines*, schématisées et modelées sans soin, généralement sans valeur artistique. Les premières ont été trouvées dans les chapelles, faisant partie du mobilier du culte, tandis que les autres étaient des ex-voto, trouvées dans les fissures des murs, dans des fosses, etc. Nous ne croyons pas cependant qu'on devrait faire un *distinguo* entre statuettes et figurines en tenant compte seulement de leur valeur artistique, des lieux des trouvailles et de la destination de ces pièces. C'est seulement si les premières avaient été de beaucoup plus grandes que les autres qu'on aurait pu les ranger dans deux catégories différentes. Au fait il nous semble qu'il s'agit de deux catégories de statuettes ou bien de figurines, les unes d'une qualité supérieure et les autres plus rudimentaires.

Toutes ces statuettes sont des représentations féminines — à l'exception des enfants ; il n'y a aucune statuette masculine, comme il n'y a d'ailleurs aucune indication du sexe masculin. Les quatre groupes dans lesquels sont encadrées ces statuettes représentent certains aspects de la vie d'une seule et même déesse ; fille, matrone adulte, mère gravide, mère avec l'enfant et patronne des animaux ; mais les plus nombreuses sont des statuettes de la déesse-mère, que l'auteur n'hésite pas à mettre en relation avec les statuettes du paléolithique récent et du mésolithique (Willendorf, Kostenki, etc.), bien qu'entre ces dernières et les statuettes de Hacilar il y a — selon les dates du C 14 — quelques millénaires ! L'auteur souligne en même temps certains aspects communs avec la plastique de beaucoup plus récente de Hamangia, en Dobrogea, aspects mis en évidence aussi par l'inventeur de cette culture du néolithique moyen de Roumanie.

L'absence des statuettes zoomorphes est due, selon Mellaart, au fait que le processus de la domestication des animaux était clos à cette époque et que l'occupation essentielle de la communauté — l'agriculture — était reflétée justement dans les statuettes. Cette explication ne nous semble pas convaincante, du moment que pendant toute l'époque néo-énéolithique du SE de l'Europe, par

exemple, et surtout pendant la période énéolithique, les statuettes zoomorphes sont très nombreuses ; personne ne pourrait supposer que le processus en discussion n'était pas encore terminé à ce moment. Et d'ailleurs, la plupart de ces statuettes représentent des animaux domestiques, et par conséquent elles étaient destinées aux pratiques magiques ayant comme but d'invoquer la protection des forces supraterrrestres pour les animaux de la famille ou de la tribu et pour leur reproduction.

Le site de Hacilar, de même que celui de Çatal Hüyük, a été certainement un centre d'une importance exceptionnelle ; le terme de « capitales » employé par Mellaart veut sans doute indiquer ce caractère exceptionnel, sans aucune des implications d'ordre administratif, impensables pour cette époque. On peut évidemment admettre qu'il s'agisse de centres du culte et non de simples stations comme toutes les autres, bien que l'auteur va plus loin. En effet, il est d'avis que ces sites se sont développés sous les impulsions et le contrôle d'une religion bien établie, avec des prêtres et des prêtresses de ce qu'on appelle couramment le culte de la fertilité. Derrière toute l'activité artistique de Hacilar, tout comme à Çatal Hüyük, il y aurait eu une grande force inspiratrice, l'ancienne religion de l'Anatolie, le culte de la Grande Déesse, de son fils et de son époux, représenté ou symbolisé sous forme de taureau ou de bélier.

Cependant, même si l'on était d'accord sur l'importance du rôle joué par les croyances magico-religieuses pendant les époques néolithique et chalcolithique de l'Anatolie, on a l'impression que l'auteur va trop loin, aussi bien en ce qui concerne le rôle décisif de la religion à la réalisation de toutes les manifestations artistiques, qu'en ce qui concerne l'existence, pendant le VI<sup>e</sup> millénaire, des prêtres et des prêtresses proprement dits.

Il est cependant indiscutable que la population à laquelle est due la création de la culture de Hacilar pratiquait une agriculture assez développée, affirmation soutenue en première ligne par le grand nombre de grains de céréales et de légumes découverts même depuis le niveau acéramique. D'autre part, ainsi qu'on l'a déjà vu, l'étude des matériaux découverts a mené l'auteur à la conclusion que la dernière forteresse — Hacilar I — n'est pas l'expression d'une culture dérivée de la culture de ses prédécesseurs directs (Hacilar II ou même IV — II). Les relations qu'on a pu établir avec les niveaux VI et V prouvent, selon lui, que Hacilar I serait un descendant collatéral du Hacilar VI, mais cette ligne collatérale se serait développée ailleurs et non pas à Hacilar même.

L'étude de H. Helbaek (III<sup>e</sup> partie du volume) sur la culture des plantes à Hacilar justifie amplement la thèse de Mellaart en ce qui concerne le caractère agricole de l'économie de la population de Hacilar, justement parce que depuis la phase acéramique il est certain qu'on cultivait déjà quelques plantes céréalières et légumineuses. L'origine de ces plantes devrait être recherchée dans la zone Zagros-Caucase, tandis que la culture des plantes

a pris naissance dans une région plus à l'est de Hacilar. Nous n'avons pas la compétence pour discuter en détail les conclusions de H. Helbaek, mais il nous semble nécessaire de mentionner sa conclusion, selon laquelle la variété « six-row hulled » de l'orge n'a pu devenir une céréale de culture qu'après l'introduction de l'irrigation ; par conséquent, l'auteur admet l'existence de certains travaux peu compliqués d'irrigation à Hacilar, fait qui confirme le stade assez développé de l'agriculture en Anatolie, dès le VI<sup>e</sup> millénaire av.n.è.

Le massif tome II, comprend la majorité des 249 figures (plans, coupes, objets, etc.) et les CLXXVI planches blanc-noir (les cinq planches en couleur se trouvant dans le premier volume). Cette abondante documentation est d'une grande valeur, non seulement parce qu'elle est exhaustive, mais aussi parce qu'elle est presque toujours d'une exécution parfaite.

Malgré nos quelques observations et réserves à propos de certaines des opinions de l'auteur, qui n'enlèvent rien à la grande valeur de cet ouvrage, on doit accepter ses conclusions d'ordre général et assez souvent même les autres ; ses considérations sur la place qui revient à Hacilar dans l'évolution culturelle de l'Asie Mineure pendant le néolithique et le chalcolithique sont entièrement convaincantes et il n'y a pas de doute que la succession qu'il propose soit parfaitement justifiée. La monographie sur Hacilar est, et restera, un livre essentiel pour l'étude de la préhistoire de l'Anatolie et même de toute l'Asie Antérieure, dense de faits et de suggestions pour tous ceux qui s'intéressent non seulement à la préhistoire de cette région mais aussi pour ceux qui étudient la préhistoire du SE de l'Europe.

Vladimir Dumitrescu

B. HÄNSEL, *Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, I. Teil, 170 S., II. Teil, Kataloge und Tafeln (279 S., 58 Tafeln, 30 Karten und 14 Faltafeln mit chronologisch-typologischen Skizzen). Erschienen bei Rudolf Habelt, Bonn, 1968 (eigentlich 1969 ; nach Rumänien gelangte das erste Exemplar im April, 1970), in der Reihe Beiträge zur ur- und frühgeschichtlichen Archäologie des Mittelmeerraumes für das Institut für Ur- und Frühgeschichte der Universität Heidelberg, herausgegeben von V. Milojević (Bd. 7, 8). Das Manuskript wurde i. J. 1964 abgeschlossen.

Wie bereits in ihrem Titel angekündigt wirft die neue Arbeit von B. Hänsel eine Frage auf, die für ein Gebiet, zu dem auch ein guter Teil der Westhälfte Rumäniens gehört, von ausnehmender Bedeutung ist. Der Zweck vorliegender Schrift ist ein Diskussionsbeitrag dazu, im Lichte der rumänischen prähistorischen Forschung.

Von V. Milojević angeregt, bemüht sich Hänsel die Unterlagen zu bearbeiten, die zu einer einheitlichen Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken herangezogen werden könnten, wobei darunter die Stufe versteht, die in großem und ganzem den Perioden Reinecke B und C entspricht. Das hier besprochene Verbreitungsgebiet — das sogenannte « Karpatenbecken » — ist hier, im Sinne der hauptsächlich ungarischen Forschung betrachtet und umfaßt Ungarn, die Slowakei, die Transkarpatenukraine, Siebenbürgen, das Banat und Nordostjugoslawien.

Laut Hänsel erfordert die Bestimmung einer eigenständigen mittleren Periode der Bronzezeit, daß alle Entdeckungen von Typen und Varianten vorhergehend verarbeitet werden, um dann durch kennzeichnende Kombinationstypen die verschiedenen Zeitstufen zu erkennen. Um das auf diese Weise aufgestellte Grundschema können auch die Funde angeordnet werden, die vom chronologischen Standpunkt aus unwichtig sind. Für jede einzelne Art von Metallgegenständen müssen

vier Faktoren mit in Betracht gezogen werden : die zeitliche Dauer der betreffenden Art, die Entwicklungstendenz, die formenkundliche Variabilität und das Verbreitungsgebiet. Sind diese Faktoren einmal bestimmt, so kann der betreffende Typ als zeitlich angesetzt betrachtet und zu Vergleichen mit den benachbarten Kulturkreisen herangezogen werden. Leider weist die Lage der Funde ganz besonders in bezug auf die Siedlungs- und sogar auf die Gräberforschung noch sehr viele Lücken auf. Der Verfasser betont, daß aus diesem Grund die Zeitstellung dieser Periode in erster Linie zu einer Zeitstellung der Gegenstände wird, die in den Bronze-Depots gefunden wurden. Da sich Hänsel der Irrtümer bewußt war, die durch das einseitige Studium der Fund-Depots auftreten können, bemühte er sich, nach Möglichkeit Zusammenhänge mit den in Gräbern und Siedlungen gemachten Funden aufzustellen.

Hänsel befaßt sich mit der Frage der Terminologie und schlägt « Danubische Bronzezeit » vor, eine Bezeichnung, die er auch gebraucht, weil er annimmt, daß seit Childe « Danubian » oder « donauländisch » das kulturelle Verbreitungsgebiet des Karpatenbeckens bezeichnet, wie es weiter oben umrissen wurde. Er unterteilt die danubische Bronzezeit in drei Perioden, die dem mitteleuropäischen Sprachgebrauch entsprechen. Die